

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 9 NOVEMBRE 1889

SOMMAIRE

TEXTE : Causerie, par Igotus. — Poésie : Le poète et la cigale, par Adolphe Poisson. — "Bonsoir Maman," par Chs-M. Ducharme. — Une réminiscence, par Paul Durand. — Notes historiques. — La découverte de l'Amérique (avec illustrations), par E.-Z. Massicotte. — Poésie : Un rayon de soleil, par W. Chapman. — Promenade à travers l'Exposition Universelle, par P. Colonier. — Nécrologie : Le Rév. Père, Saché, S.J. — Poésie : A Paul Durand, par Louis Vorais. — Carnet de la cuisinière. — Nos primes : Liste des numéros gagnants. — Choses et autres. — Variétés. — Récréations de la famille. Feuilleton : Les Mystères de Panama, suite.

GRAVURES : Québec : Vue du monument Montcalm. — Portrait du Révérend Père Saché, S.J. — Québec : Les bâtiments du Parlement. — Portrait de Christophe Colomb. — Les trois caravelles de Christophe Colomb. — Gravure du feuilleton.

Primes Mensuelles du "Monde Illustré"

1re Prime	-	-	-	\$50
2me "	-	-	-	25
3me "	-	-	-	15
4me "	-	-	-	10
5me "	-	-	-	5
6me "	-	-	-	4
7me "	-	-	-	3
8me "	-	-	-	2
86 Primes, à \$1	-	-	-	86
94 Primes				\$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.

CAUSERIE

Installé, il y a quelque jours, sur la terrasse d'un parc, je vis venir s'installer dans mon voisinage trois petits jeunes gens d'une quinzaine d'années. Je n'ose pas dire trois gamins, parce qu'ils étaient si bien habillés qu'ils avaient l'air de sortir d'une boîte. Avec cela, ils prenaient des airs sérieux à vous faire pleurer.

Oui, rien ne m'attriste comme de voir des enfants vouloir se donner des allures qui ne sont pas de leur âge.

Et quelle conversation, mes amis ! Ils ont parlé courses, chevaux, paris, chasse, théâtre, que sais-je ?

Je ne sais si vous me ressemblez, mais lorsque le hasard me met sous les yeux des êtres de cette espèce, je sens je ne sais quelle colère monter en moi. Je deviens furieux contre ces infortunés assez fous pour perdre les bonnes années qui ne doivent être consacrées qu'aux expériences propres à développer les forces physiques, ces années durant lesquelles ils ont le droit d'être espieglés, bruyants, tapageurs et d'imaginer toute espèce de farces et de gamineries, sauf à donner le temps voulu à leurs études de collége.

Mon indignation n'est pas moins vive contre les parents qui laissent prendre de semblables allures à leur progéniture, et je suis tenté de leur crier :

"Mais vous ne savez donc pas qu'avec un pareil système d'éducation, vous préparez une génération étiolée, malingre, souffreteuse, avachie dès la fleur de l'âge ?"

Voilà des gaillards qui seront blasés avant trente ans et qui promettent de doter la patrie de bien jolis citoyens, le cas échéant.

Parlez moi des galopins qui font le diable à quatre vers quinze ou seize ans, à la bonne heure ! C'est l'époque où l'on songe aux tours pendables, mais récréatifs, que l'on peut jouer à certains de ses professeurs ; où l'on organise des expéditions à la campagne, courses folles où chacun prend ses ébats au grand soleil, non sans marauder de-ci de-

là les fruits savoureux qui se trouvent être à portée de la main.

C'est alors que l'on improvise des harangues extravagantes que l'on débite à ses condisciples. Bien plus, on fait du théâtre ; n'avons-nous pas tous été, plus ou moins, en ce temps-là, auteurs et acteurs ?

Est-ce l'hiver, les batailles rangées dans la neige, les culbutes, les glissades offrent mille attraits. Combien peu l'on se préoccupe alors du soin de son costume et des avaries que l'on peut occasionner à sa peau ! Baste ! n'a-t-on pas joué et ri tout son soul !

Ah ! oui, que je préfère ces natures turbulentes et vivaces qui savent rester de leur âge, à ces embryons de gommeux qui font pitié !

Si vous voulez ma pensée tout entière, je vous avouerai que je ne vois pas d'un mauvais œil les jeunes gens rester gamins le plus longtemps possible. Il ne viendra que trop tôt, le temps où le souci des affaires, les préoccupations du *struggle for life* éteindront en eux cette tendance à saisir le côté plaisant des choses.

* *

Je finis par être effrayé. Toutes nos inventions ne peuvent pas être le fait du seul génie humain. Le diable doit y être pour quelque chose.

Le télégraphe, qui transcrit la pensée en un clin d'œil d'un bout à l'autre de l'univers, à travers montagnes, océans et déserts, cela vous surprend déjà ; mais le téléphone ne vous déconcerte pas moins, qui vous permet de parler à l'oreille même de quelqu'un que séparent de vous des centaines de lieues.

C'est à n'y pas croire ; on vit dans un rêve ! Et que dire du téléphote ? Connaissez-vous le téléphote ? Ah ! voilà une merveille ! Je m'imaginais qu'après ceci il faudrait tirer l'échelle, à moins que, car on doit s'attendre à tout en voyant ces miracles de la science.

Oui, des miracles, je ne m'en dédis pas. Si, sur votre simple désir, et comme par un coup de baguette de l'enchanteur Merlin, vous voyiez apparaître là, devant vous, une personne qui se serait, quinze jours auparavant, embarquée sur un paquebot de la Compagnie transatlantique à destination de Paris, — si vous voyiez cela, que diriez-vous ? Je suis sûr que, vous aussi, vous parleriez de magie, que vous crieriez au miracle.

Eh bien, le téléphote fait ce miracle ou le fera. Demain, si le cœur vous en dit, vous pourrez vous donner le spectacle d'une plage de la Méditerranée ou de l'Océan, d'une rue de Téhéran, d'un coin de forêt vierge avec tigres royaux et éléphants. Bien mieux, si la cruelle destinée veut que la personne aimée soit séparée de vous, le téléphote vous permettra d'évoquer son image, de contempler ses traits adorables ou simplement adorés, et vous la verrez dans son milieu, au sein de ses joies ou de ses douleurs. Du coup tombe ce proverbe de la sagesse des nations : "Les absents ont toujours tort".

J'espère que voilà une révolution ! Car vous faites-vous idée du changement qui, à la suite de cette découverte, va se produire dans nos mœurs, dans nos habitudes ? Point ne sera besoin, d'abord, que nous nous dérangions pour aller visiter les Alpes ou les bords du Rhin. Sur un signal, le mont Blanc se profilera devant nous.

Le téléphote, combiné avec le téléphone, deviendra surtout la providence des amoureux. Ceux-ci pourront, à des distances invraisemblables, se faire les doux yeux, se sourire, voire même se donner des baisers... du bout des doigts. Car la morale restera sauve : ces conversations-là, quelque expressive et expansive qu'en soit la mimique, ne pourront jamais être criminelles — à moins que... à moins que la science ne fasse de nouveaux et inappréciables progrès. Mais nous n'en sommes pas encore là !

L'appareil nouveau sera aussi d'un grand secours aux agences matrimoniales. Plus de photographies trompeuses. Par le téléphote, on mettra les deux candidats en présence. Il n'y aura plus de supercherie, plus de fraude ; on s'épousera à bon escient.

Quelles applications ne peut-on pas prévoir !

Les Bonapartes ou les Moltke de l'avenir livreront leurs batailles du fond de leur cabinet ; ils pourront même en gagner ou en perdre plusieurs dans la même journée ! La présence réelle ne sera plus nécessaire. Le téléphote permettra de suivre toutes les péripéties de l'action ; et, grâce au téléphone, on pourra envoyer ses ordres aux divers chefs de corps.

Voilà ce que verront nos neveux, s'il y a encore des guerres de leur temps.

IGNOTUS.

LE POÈTE ET LA CIGALE

Cigale du bon Dieu, virtuose si frère,
Jamais l'écho lointain ne redit ta chanson
Car le son gracieux de ta voix douce et grêle
Qu'entend seul l'Eternel, se perd dans le buisson.

Je te ressemble, amie ; à la muse fidèle,
J'ai chanté comme toi l'agréable saison
Sans jamais m'occuper si l'essor de mon aile
M'emporterait un jour vers plus large horizon.

Rivale de mes chants, toi qu'au bord de la route
Plus d'un passant rêveur avec amour écoute,
Au printemps qui revient seule tu vas chanter.

Eparpille dans l'air ta note familière
Et quand j'aurai fini ma tâche journalière,
Emu, près du buisson, je viendrai t'écouter.

Adolphe Poisson

"BONSOIR MAMAN"

Ils vont bien, nos éditeurs de romances et de chansonnettes.

Les voilà qui appellent la chanson *Bonsoir Maman*, une bluette !

Dites qu'ils sont difficiles, après cela.

Depuis que la bluette brille dans les recueils littéraires, on l'a toujours considérée comme une petite composition sans prétention, mais pétillante d'esprit.

Consultez Larousse, Littré, Bescherelle, ils ne vous diront pas autre chose.

Alors, comment peut-on raisonnablement appeler une chanson aussi prétentieuse et aussi peu spirituelle que *Bonsoir Maman*, une bluette : c'est ce que les idéalistes se demanderont jusqu'à la fin des temps.

Mais je vois plusieurs lecteurs esquisser ici un petit sourire d'incrédulité.

Il faut vous mettre les points sur les i, n'est-ce pas, messieurs ?

Rien de plus facile.

Il suffit, pour votre édification, de passer votre prétendu chef-d'œuvre au tamis.

* *

L'auteur de *Bonsoir Maman*, dont je ne tiens nullement à savoir le nom, et pour cause, avait conçu l'idée d'un grand poème, quelque chose comme l'*Iliade*, l'*Enéide*, le *Paradis Perdu* ou la *Jérusalem Délivrée*.

Ce poème devait éclipser en longueur, même ces interminables drames japonais, dont la représentation dure depuis six heures du matin jusqu'à neuf heures du soir, durant trois ou quatre jours consécutifs.

Aussi avait-il retenu, à l'avance, une vaste scène dans les grands bois, un chœur de mille voix, pas une de moins, pas une de plus, et télégraphié aux Zéphirs d'embaumer la brise, afin d'accueillir dignement son héros sous la verte ramée :

Quand les oiseaux dans les grands bois
A la brise embaumée,
Font résonner leurs mille voix
Sous la verte ramée,
A ma vue glorieuse.

Voyons ! qui va paraître à sa vue étonnée ? le roi Dagobert, le beau Dunois, Cadet Rousselle, Croquemitaine, Tom Pouce, le général Boulanger ? La montagne en travail, d'après La Fontaine, enfanta une souris, notre auteur, aussi modeste, trouva :

Hélas ! maman !

Plusieurs parmi vous doivent croire que cette